



LE MÉDIATEUR,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !—VOLTAIRE.

VOL. 1.]

NEW-YORK, 9 AVRIL, 1814.

[No. 2.

SYNONIMES.

BÊTISE ET SOTTISE.

On confond souvent ces deux choses, on a tort—j'aime mieux une bête qu'un sot, et un sot n'est pas toujours une bête.

La bêtise est une intelligence très bornée, une longue enfance de l'esprit, un dénuement absolu d'idées, ou une extrême inhabilité à les mettre en œuvre.

La sottise est la gaucherie de l'esprit qui se pique d'adresser, la maussaderie qui veut se donner des grâces, la pesanteur qui veut être légère, la suffisance qui décide de tout, sans se connaître à rien.

On s'amuse des sots, mais à leurs dépens, mais en les humiliant, mais en les livrant au fouët du ridicule.

On s'amuse des bêtes, mais sans les haïr, sans les humilier, sans être plus tenté de leur reprocher leur bêtise, qu'on ne reproche à un sourd sa surdité, à un aveugle sa cécité.

Le père Baudory, jésuite, célèbre par son esprit, allait souvent prendre ses récréations avec le portier du collège connu par sa bêtise ; il disait : " Je n'ai jamais rencontré d'esprit qui m'ait plu autant que la bêtise de cet homme là."

Madame de Créquy disait du baron de. . . . " Ce n'est pas une bête que le baron : ce n'est qu'un sot."

Il y a des bêtises qui amusent autant que des bons mots. " Quant accouchera votre femme, demandait Louis XIV à un courtisan ?—Quand il plaira à votre majesté, répondit celui-ci." C'était une bêtise.

La reine Marie Lecksinska demandait si l'on pouvait dire *naval* ou *navaux* ; un courtisan répondit fièrement : je crois, madame, qu'on dit *navets*. . . . C'était une sottise.

La plupart des bêtes ne disent que des bêtises communes ; il y en a qui ont des bêtises piquantes, et qui restent comme des bons mots.

Après la mort de Racine, quelqu'un dit dans une société, qu'il demandait par son testament, à être enterré à Port Royal. *Il n'aurait jamais fait cela de son vivant*, dit M. de Roissy, célèbre par des naïvetés du même genre. On conçoit qu'un homme d'esprit aurait pu dire le même mot, y mettant un autre accent.

On demandait dans une assemblée, quelle différence il y avait entre un sot et une bête.—Chacun dit son avis, mais personne ne résolut la question comme une dame charmante, pleine d'esprit, qui malheureusement, avait épousé le plus sot des maris.—Une bête, dit-elle, est quelquefois supportable ; un sot ne l'est jamais. On plaint souvent une bête, et on se moque toujours d'un sot. Vous pouvez m'en croire, car depuis que je passe ma vie avec un sot, je connais tout le prix d'une bête.

Les sots n'imaginent pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

Un des caractères de la bêtise est de tout admirer : cela ne fait de tort à personne, et cela convient à bien du monde.

Un des caractères de la sottise est d'admirer et de critiquer hors de propos.

Une bête se donne pour ce qu'elle est. Il n'en est pas ainsi d'un sot : comme il a toutes prétentions, il a tous les ridicules et tous les vices des talents qu'il veut se donner.

Que s'en suit-il ? qu'il faut rechercher les gens d'esprit éviter les sots, et supporter les bêtes.

FRAGMENT

D'un Ouvrage inédit, intitulé THEORIE DE L'AMBITION.

CHAPITRE DU CARACTERE.

1. Quelque plan de sagesse qu'on puisse former, en quelque lieu qu'on aille se cacher, on ne peut éviter d'être entraîné par la folie, pétri par l'opinion, heurté par la violence, enlacé par la ruse, calomnié par l'envie, raillé par des femmes d'un sexe ou de l'autre, emmaillotté par des tyrans stupides, mais qui sont quelquefois respectables dans l'ordre de la nature et de la société. Ainsi, gardons-

nous d'éteindre en nous la soif de l'immortalité ; autant souffrir glorieusement dans un grand cercle que d'être percé de mille aiguilles dans un coin obscur de la terre.

2. Se transporter dans le passé, s'élancer dans l'avenir, sentir et penser en tous lieux ; cette triple et vaste existence vaut bien l'étroit sentiment qui enchaîne un avare ou un voluptueux, au fugitif objet de ses espérances, et le tient accroupi sur un point du temps et de l'espace.

3. Bien étudier son fort et son foible, faire par soi-même tout ce qu'on fera bien, et faire par un autre tout ce qu'on feroit mal, et qu'il peut faire mieux que nous, après avoir bien reconnu s'il est notre ami de cœur ou d'intérêt.

4. Babil et constance, deux choses incompatibles. Ruminez, digérez vos projets en silence, afin que l'éruption soit en acte ; car si elle est en parole, le vent emporte votre volonté avec elle. Tout projet élégamment babillé ne sera pas exécuté.

5. Les gens qui font métier d'avoir de l'esprit, n'ont pas le courage de conserver leurs projets jusqu'au temps marqué pour l'exécution ; ils vont et viennent, brûlans de montrer leur fécondité. Semblables aux femmes, ils laissent d'abord voir qu'ils ont un secret qui leur pèse, et se vantent de ce poids. On les contredit, on les raille, et bientôt tout est évaporé. *Amen, amen dico vobis, receperunt mercedem suam.*

6. Voulez-vous maintenir votre caractère à la même température, garantir vos résolutions des vicissitudes de la chaleur et des mouvemens alternatifs de votre sang, méditez bien vos résolutions pour le présent et pour l'avenir, écrivez-les en style simple et précis ; puis allez de suite, agissant à l'heure marquée.

7. Un grand but est un *sta sol* : il détruit ces vacillations causées par les révolutions diurnes et annuelles du soleil, et tient notre rayon visuel attaché sur le même rumb, fixe la girouette humaine, et l'empêche de parcourir en entier l'horizon de nos vains désirs. Mais cette fixité est dangereuse dans l'âge de 30 ans : car, pour reconnoître son but, il faut en avoir manqué plus d'un.

8. Audace froide, résultat des calculs. Pour retrouver son courage au besoin, il ne faut arrêter les projets qui demandent de la fermeté que dans ces momens de tiédeur où l'on sent une supériorité de raison sur ses ennemis. Si

vosre héroïsme est étayé par une passion, cette passion ôtée, que deviendrez-vous ?

9. Voulez-vous être et paroître géant de cœur et d'esprit ? placez-vous toujours dans un grand cercle (temps, lieux, hommes, et choses.) Les hommes, en dépit de l'envie qui les ronge, ne demandent pas mieux que de trouver dans les autres la grandeur qu'ils ne sentent pas en eux-mêmes.

10. Ainsi, fuir le petit, et chercher le grand.

11. Opiniâtreté et solitude, deux principes d'originalité.

12. La société guérit de l'orgueil ; la solitude, de la vanité.

13. Quand un souci parasite s'empare de vosre cœur, détendez-vous, laissez-vous aller jusqu'à l'indolence ; puis l'œil sur le but, remontez par une secousse.

14. La présence de la force amie rend fort ; de la force ennemie rend foible ; de la foiblesse amie rend bon ; de la foiblesse ennemie rend orgueilleux.

15. L'homme n'est grand qu'en proportion de l'estime continue qu'il a pour lui même. Ainsi, évitez les rôles inférieurs, et la compagnie des gens méprisans, Ces dédaigneux finissent par se faire croire.

16. Mettre en sa main tous les moyens de faire le mal, afin de n'en plus sentir le besoin ; se rendre courageux serein, doux et bienfaisant par le sentiment de sa puissance.

NOUVELLES ETRANGERES.

Nous sommes obligés de différer la publication, des articles de littérature, etc. pour fixer l'attention de nos lecteurs, sur les affaires de l'Europe, qui sont d'un si grand intérêt, et dont on attend le résultat avec une inquiète curiosité.

Besançon, 15 janvier.

A mesure que les alliés font un pas, ils mettent dans tout leur jour la plus insigne mauvaise foi. Qu'on vienne demander ce qu'on pense de leur déclaration dans les communes qu'ils ont saccagées ; on ne répondra que par l'accent du désespoir et par le cri de la vengeance. Quoi ! on nous apporte le bonheur, et on nous emporte notre argent ! Vraiment, ces insultes sont trop fortes ! Que la nation se leve avec nous, et qu'elle extermine ces horribles bandes !

Ecoutons les coalisés : quel doux langage ! Voyons leurs soldats ; quelles fureurs ! quelles brutalités ! on croit les Français bien dupes ; on leur propose sérieusement de commencer par se laisser enchaîner pour devenir libres ; et quelle garantie les alliés leur donnent-ils de leur sincérité ? leur parole. Voyons ce que c'est que leur parole.

Les coalisés n'ont encore fait qu'une démarche bien remarquable, leur entrée en Suisse. Que disaient-ils avant leur entrée en Suisse ? Qu'ils n'y entreraient jamais, que jamais ils ne violeraient sa neutralité ; et cela, ils ne le disaient pas seulement, ils le faisaient dire et écrire par leurs généraux, leurs ministres, et toutes les autorités civiles et militaires ; des princesses même, alliées et sœurs des têtes couronnées, écrivaient en Suisse pour féliciter la république sur la neutralité que les souverains avaient reconnue ! Qu'est-il arrivé ? Le lendemain de ces belles et notoires proclamations, les coalisés sont entrés en Suisse ?

Qu'ont proclamé les coalisés en entrant en Suisse ?

Qu'ils entraient en amis ? et ne se mêlèrent ni de la police intérieure, ni du gouvernement.

Qu'ont fait les coalisés, après être entrés en Suisse ! Ils se sont emparés de la police intérieure et du gouvernement.

A l'égard de la police, cela est officiellement avoué par l'arrestation des ministres de France et d'Italie sur la route de Berne à Zurich, par leur mise en liberté et même par leur caractère. Celui qui arrête, relâche et donne des escortes, est bien évidemment le maître de la police intérieure.

A l'égard du gouvernement, on dira sans doute que c'est le sénat de Berne qui a lui-même et de son gré changé la constitution et rétabli les deux cents. Que c'est encore par la volonté des gens de Fribourg et de Zurich que l'ancien régime est établi dans ces contrées ; mais osera-t-on dire que ces actes de la volonté particulière de quelques olygarques eussent été tentés ou même possibles, sans la présence et la co-opération des troupes autrichiennes, et si on n'ose pas le dire, n'est-il pas clair alors que ce sont ces amis de l'indépendance des nations qui viennent de détruire un gouvernement librement consenti par un peuple heureux, un gouvernement qui déplaisait aux coalisés seuls ?

Est-ce aussi par la volonté des Vaudois et des Argoviens que les habitans de ces belles et heureuses contrées redevennent les sujets (esclaves serait trop dur en commençant) des bourgeois de la ville de Berne ?

Est-ce enfin par la volonté des républicains suisses ou par celle des Autrichiens que le bonnet de Guillaume Tell se trouve remplacé par le chapeau de Gessler ?.....

Au reste, nous pouvons annoncer d'une manière certaine que les Suisses voisins de nos contrées, qui depuis plusieurs siècles entretenaient avec elles des relations d'amitié, sont outrés de la violation de leur territoire. Dans les cantons de Vaud et d'Argovie, la fermentation est extrême. Il faudrait peu de chose pour les porter à l'insurrection ; et certainement, quand la grande-armée aura frappé quelques coups décisifs, les colonnes ennemies ne trouveront pas un retour aussi facile que leur entrée : cette époque n'est pas loin : tout marche, tout se réunit : encore quelques jours de patience, et l'ennemi paiera cher les vexations qu'il nous a fait subir : les nuages s'amoncellent, la foudre va tomber, et ses éclats disperseront au loin tout ce qui souille de sa présence le territoire de notre belle France.

Cologne, 16 janvier.

Un officier Français, qui était à Altembourg en Saxe, s'est évadé des mains de l'ennemi, et est arrivé hier dans notre ville. Il a quitté Altembourg le 16 décembre.— Toute la Saxe était encombrée de malades et de blessés des armées belligérantes, et la mortalité effrayante. Ce pays est gouverné militairement par les Russes, qui le traitent en pays conquis dans toute la force du terme. Le ministre Senft-Pilsach, le général Thielman et quelques autres transfuges secondent de tout leur pouvoir l'administration russe dans son système de spoliation.

Par tout où il a passé en Allemagne, cet officier n'a entendu que des plaintes et des lamentations. Les Allemands, qui avoient fait d'abord beaucoup de sacrifices, parce qu'ils voulaient être les maîtres chez eux, sont affligés de voir qu'ils n'ont fait que changer d'étrangers. Sans doute ils désiraient l'éloignement des Français ; mais ils disent hautement qu'ils les préféreraient à leurs nouveaux

hôtes, et qu'ils aimeraient mieux avoir à loger cinq Français qu'un Russe. Le long séjour des premiers en Allemagne les avait familiarisés avec la langue et les usages du pays ; mais les Russes n'en ont pas la moindre idée, et rien n'égale la brutalité féroce de ces soldats, qui n'ont d'autre intelligence que l'instinct de la rapine et de la destruction.

Il est certain que plusieurs Français que les Russes avaient retenus prisonniers contre toute espèce de droit des gens, sont parvenus à s'échapper au moyen de passe-ports que leur ont donnés les autorités locales ; que, n'ayant pu cacher, par leur peu d'usage de la langue allemande, qu'ils étaient des Français, ils n'en ont pas moins trouvé des chevaux et des guides ; que par-tout ils ont remarqué un extrême mécontentement contre ceux qui avaient promis la paix et qui continuent la guerre. Partout on rétorque contre les Russes les reproches qu'on adressait naguères aux Français. Quoi ! dit-on, quand les armées françaises, campées sur les bords de la Vistule, marchèrent sur Moscou, cette marche paraissait gigantesque, cette expédition semblait ambitieuse ; et aujourd'hui que faut il donc penser de la Russie, qui fait marcher vers le Rhône des soldats venus du fond de la Sibérie ? Il y a certes un peu plus loin de Tobolsk à Genève, que de Varsovie à Moscou. Et l'Europe ne voit pas le danger qu'elle court, et les rois ne frémissent pas à l'aspect du colosse qui menace leurs trônes ébranlés!!!

Malgré les forfanteries de quelques gazetiers allemands, on ne peut dissimuler dans certaines feuilles la malheureuse situation dans laquelle on se trouve.

Par exemple, on lit l'annonce suivante dans le journal de Nuremberg¹ du 8 Décembre :

“ Ma traduction de la Bible que j'avais promise ne paraîtra que lorsque *notre pauvre Allemagne aura enfin quel que repos.*”

Le professeur OERTEL d'Anspach.

HISTOIRE DE FRANCE.

Il est dans l'histoire une époque qui offre des rapprochemens si frappans avec les circonstances actuelles, que nous avons cru intéresser nos lecteurs en la rappelant à leur

souvenir. Cette époque est celle où Philippe-Auguste, prêt à porter la guerre chez les Anglais, vit fondre sur lui les princes de l'Europe, jaloux de sa gloire.

“ Tous se liguèrent pour abattre une puissance si formidable, et l'Empereur Othon IV, et le roi d'Angleterre, et le comte de Flandres, et plusieurs autres comtes et ducs, tous également redoutables, tant par leur puissance que par leur qualités personnelles. On fut étrangement surpris de voir au rang des alliés, le duc de Brabant, gendre du roi, le comte de Bar, son sujet, et le comte de Namur, prince du sang royal de France ; mais la présence de cent mille Allemands ne leur permit pas de suivre leur inclination. Les princes ligüés présumaient si fort de leur nombre et de leur forces, qu'ils partagèrent entr'eux la France avant que de l'avoir conquise. Le comte de Flandres devait avoir Paris et ses environs ; le comte de Boulogne, le Vermandois ; le roi d'Angleterre, les provinces en de-là de la Loire ; et l'Empereur son neveu, la Bourgogne et la Champagne. ?

L'événement confondit ces orgueilleuses espérances.— La victoire de Philippe-Auguste fut annoncée par le succès de son fils contre Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, qui était débarqué à la Rochelle avec une puissante armée.

Mais le fort de la guerre était du côté de la Flandre où l'Empereur s'avancait à la tête de près de deux cent mille hommes. Le roi, quoique plus faible des trois quarts, ne laissa pas d'aller jusqu'à Tournay à la rencontre de l'ennemi, dans le dessein de livrer le combat, si l'occasion se présentait de le livrer avec succès. On ne peut assez louer la valeur et l'habilité qu'il fit paraître dans une conjoncture aussi délicate ; on dit que quelques heures avant l'action il mit une couronne d'or sur l'autel où l'on célébrait la messe pour l'armée, et que la montrant à ses troupes, il leur dit : “ Généreux Français, s'il est quel-
 “ qu'un parmi vous que vous jugiez plus capable que
 “ moi de porter ce premier diadème du monde, je suis
 “ prêt à lui obéir ; mais si vous ne m'en croyez pas indig-
 “ ne, songez que vous avez à défendre aujourd'hui votre
 “ roi, vos familles, vos biens, votre honneur.” On ne lui répondit que par des acclamations : *Vive Philippe ! qu'il*

demeure notre roi ; nous mourrions pour sa défense et pour celle de l'Etat ! Aussitôt les soldats, saisis d'un transport nouveau, se prosternent à ses pieds et demandent sa bénédiction, qu'il leur donne sans hésiter.

Les deux armées se rencontrèrent près du village de Bouvines, entre Lille et Tournay. L'Empereur avait dans la sienne le comte de Salisbury, frère bâtard du roi d'Angleterre ; Ferrand, comte de Flandres ; Renaud, comte de Boulogne ; Othon, duc de Limbourg ; Guillaume, duc de Brabant ; Henry, duc de Lorraine, Philippe, comte de Namur ; sept ou huit princes Allemands, et plus de trente seigneurs *Banerets*. Il commandait le corps de bataille, le comte de Boulogne l'aile droite, le comte de Flandres la gauche. Il n'y eut point de corps de réserve, tant les alliés étaient persuadés que les Français, enveloppés par cette épouvantable multitude, seraient tous ou hachés en pièces ou pris dès le premier choc.

L'armée française comptait parmi ses principaux chefs, Eudes, duc de Bourgogne ; Robert comte de Dreux ; Philippe, frère de Robert ; Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et de Nevers ; vingt-deux seigneurs portant banière, environ douze cents chevaliers, et sept mille autre gens d'armes. Ce fut un évêque qui la rangea en bataille ; il s'appelait frère Guérin. Philippe se mit au corps de bataille au moment où l'action allait commencer. Philippe ordonna à son chapelain de faire la prière. Le chapelain entonna, avec quelques ecclésiastiques ce psaume prophétique de David : *Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus* : Que le Seigneur se leve, et que ses ennemis soient dissipés. Le monarque, ayant pris son habillement de fête, monta à cheval et piqua jusqu'à ce qu'il fût au-devant des siens à la vue des ennemis, qui, le voyant où ils ne croyaient pas, changèrent de dessein.

L'avant-garde, conduite par Eudes de Bourgogne, avait les ailes élargies, tant qu'elle le put, pour n'être pas enveloppée ; à la droite était Eudes, à la gauche Pierre, comte de Dreux. L'arrière garde était menée par Gautier comte de Saint Pol, lequel sachant qu'on le soupçonnait à tort de trahison, dit à Guérin : "Aujourd'hui, je veux me montrer bon traître." Le roi était dans la bataille où les seigneurs l'avaient enfermé contre son gré, de peur qu'il

ne précipitât sa personne dans les dangers mortels où son courage l'eût porté.

Mézerai poursuivant le récit de la bataille, ajoute ces paroles remarquables, " Ainsi on en est par-tout aux épées : infanterie et cavalerie, avant et arrière-garde sont cruellement attachées. L'ennemi fait des merveilles, mais il fait encore moins que Philippe, qui, ne pouvant être arrêté par ses gentils hommes qui veillaient sur lui, va comme un torrent qu'on aurait retenu, charge et rompt tout ce qui s'oppose."

On sait par quels prodiges de courage et de dévouement l'armée française triompha des coalisés. Le nombre des morts fut très grand, car il y périt plus de la moitié des troupes innombrables de l'ennemi. Il n'y eut parmi nous aucun Seigneur, aucun chevalier qui ne s'acquittât de son devoir. L'empereur Othon s'enfuit à toute bride du côté de Gand. Alors ce ne fut plus que déroute, carnage, boucherie. On prit l'étendard Imperial, et l'on présenta au Roi le char qui portait le fameux aigle d'or que les Allemands avaient regardé comme un glorieux présage de leurs triomphes, mais qui, dans l'état où il se trouvait, les ailes arrachées et brisées, n'annonçait plus qu'une honteuse défaite.

Ainsi fut dissipée, en un seul jour, en quelques heures, une ligne formidable qui menaçait la France d'une dissolution totale ; et les princes et les grands, naguères réunis contre Philippe, passant subitement du côté de la fortune, recherchèrent bientôt l'alliance du monarque victorieux.

Extrait d'une lettre de Colmar.

Voici un fait dont nous garantissons l'authenticité :

Un cosaque entre chez un cultivateur des environs de Sultz, et demande du foin pour son cheval. La fille de la maison monte au grenier ; le soldat l'accompagne, renverse l'échelle, et veut attenter à sa pudeur. La jeune fille résiste, se débat, et saisissant enfin ce furieux par le milieu du corps, le précipite dans la grange à travers l'ouverture par laquelle on jette le fourrage. Le père accourt aux cris de sa fille échevelée, se jette sur le cosaque, un couteau à la main, et l'étend mort à ses pieds. Il s'a-

chemine ensuite tranquillement à Colmar, fait sa déclaration aux autorités, demandant s'il est reprehensible pour s'être servi d'un couteau, et protestant que, s'il avait eu un fusil, il en aurait fait usage.

Dix cosaques sont entrés dernièrement, entre Lure et Vesoul, dans une assez grosse ferme éloignée du chemin. Les ouvriers de la ferme étaient deux anciens dragons.— Il s'aperçurent bientôt que, pour s'introduire dans la maison, les cosaques étaient obligés de laisser à la porte leurs lances longues de 18 pieds. Quatre de nos pillards se mettent à piller la maison ; tandis que les six autres grimpent au grenier à foin pour voir si les propriétaires n'y avaient pas caché quelques effets précieux. Les deux dragons, que l'ennemi prenait pour des paysans, conservent leur sang-froid, sortent de la maison, ferment la porte, brisent les lances et enlèvent l'échelle du grenier à foin. Les cosaques qui s'en aperçoivent menacent, font du bruit, et sautent sur le fumier où les dragons les tuèrent l'un après l'autre avec leurs propres lances. On sait que ces barbares ne portent point d'autres armes. Ceux qui étaient renfermés dans la maison éprouvèrent le sort de leurs camarades. Les dragons trouvèrent sur eux beaucoup d'argent qu'ils avaient sans doute volé depuis Bâle jusqu'à Belfort. Après cette expédition, ils se hâtèrent d'enterrer les cadavres des cosaques, et se retirèrent avec les chevaux, dans la crainte d'une nouvelle visite.

Extrait d'une lettre d'Altkirck.

Comme il est bon de faire connaître la modération de l'ennemi à ceux qui n'en sont pas bien convaincus, nous croyons devoir publier la pièce suivante. Elle peut être mise à la suite de la déclaration des alliés, comme pièce à l'appui.

Copie d'une réquisition faite à M. le sous-préfet d'Altkirck, par les chefs des armées réunies entrés dans le département du Haut-Rhin.

Le sous-préfet d'Altkirck est invité* de fournir incessamment au magasin de Hœsingen, pour le service des corps d'armées réunis sous les ordres de S. Exc. M. le général de cavalerie comte de Wrede, les provisions ci-dessous désignées ; savoir :

* Voilà la déclaration des alliés ! invité ; rien de plus poli.

600,000 livres de pain ; 500 bœufs, à cinq quintaux ; 6000 vartels d'avoine, à six sestres ; 7000 quintaux de foin en bottes, à dix livres ; 250,000 pots de vin ; 15,000 pots d'eau-de-vie ; 500 cordes de bois ; 100 quintaux de sel ; 100 quintaux de tabac.

Il est ordonné, sous peine d'exécution militaire, que ces provisions soient délivrées au magasin d'Hoesingen d'ici à quatre jours ; de sorte que le premier quart se trouve versé infailliblement demain au soir.

Vu que d'autres réquisitions deviendront également nécessaires, le sous-préfet enverra, sans délai un commissaire au quartier-général, qui puisse pourvoir à tous les besoins de l'armée.

Au quartier général à Hoesingen, le 22 December 1813.
Par ordre de S. Exc. le général en chef et du commissaire de
l'armée civile, RENGEL.

Aperçu des Opérations Militaires en Europe.

(Pour faire suite au No. Précédent.)

La position des armées coalisées, contre la France, présente un spectacle curieux et nouveau. L'armée qui formoit leur droite, sous les ordres du Prince Couronné de Suède, est restée sur l'Elbe, observant la forteresse de Hambourg, où se trouve renfermée une armée Française ; les places de Magdebourg, Torgau, et Konigstein, tiennent encore, et complètent la ligne de défense de l'Elbe, qui se trouve ainsi entièrement entre les mains des Français. On pourroit dire que le Prince Couronné, est le plus habile capitaine de toute la coalition, il a craint de se placer dans une position désespérée, il ne s'est point départi des principes reçus et consacrés par l'exemple des grands Capitaines : il a dédaigné la vaine gloire d'une irruption en Hollande qui pouvoit compromettre l'existence de son armée, mettre en danger la gloire des *Armes Suédoises* et qui ne présentait aucune perspective avantageuse pour ses états ; puisqu'il ne s'agissoit que d'ajouter une province de plus à l'empire Britannique. Sa conduite est sage ; sa paix avec le Dannemark donne à ces deux Etats, les moyens d'attendre tranquillement, le résultat des grands événements qui se passent sur leurs yeux, et quelque soit le résultat, de mettre dans la balance, lorsque le moment sera venu, le poids de leur puissance réunie. Elles ont le plus grand intérêt à la conservation de la puissance de la France ; car, que la France n'existe plus ? que deviennent la Suède et le Dannemark ! sinon l'une, une province Russe, et l'autre un département Prussien, sous le vasselage de l'Angleterre. Ces deux puissances sont à la

veille de jouer un grand rôle sur la scène de l'Europe : la paix est dans leur mains, elle est aussi dans leurs cœurs, car ils doivent en recueillir tous les fruits. Si la France doit abandonner la possession des villes anseatiques, il lui convient qu'elles échoient en partage au Dannemark, dont le territoire agrandi formeroit une troisième puissance en Allemagne. Mais si la France doit renoncer à cette conquête, elle a aussi le droit d'exiger que la Russie renonce à celle de la Finlande pour être restituée à la Suède, qui a cessé d'être une puissance à l'égard de la Russie, depuis la perte de cette province. En voilà assez sur cet article, qui appartient peut être plus à la politique qu'aux mouvements militaires, que nous voulons traiter : mais qui étoit nécessaire pour l'intelligence de ce que nous avons à dire ; **LE DANNEMARK ET LA SUEDE DOIVENT DONNER LA PAIX A L'EUROPE.**

Nous avons dit dans notre précédent No. comment les alliés, ont éludé la question du passage du Rhin, il est inutile de nous répéter. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de faire remarquer qu'avant l'invasion de la Suisse, leur position paroissoit bonne et régulière, leur droite, sur le *Süder-see** leur centre sur le Rhin sa gauche appuyée aux frontières de la Suisse ; enfin leur gauche sur le Tyrol, se prolongeant jusqu'à l'Adriatique ; cette position, quoique vicieuse en beaucoup de points, sous le rapport des places de l'Elbe, et de celles d'Erfurt et de Wursburg, qu'ils laissoient derrière eux, étoit néanmoins la seule qu'ils pouvoient choisir, parcequ'en cas de revers, ils pouvoient profiter de la neutralité de la Suisse, pour opérer leur retraite par la gauche de leur centre, s'appuyer sur le Danube, en défendant le Lech, l'Iler, et l'Inn, entretenir leur communication avec leur armée du Tyrol ; et couvrir Vienne : Tandis que leur droite, évacuant la Hollande, se seroit portée (non pas sans de grands dangers) sur l'armée du prince Couronné de Suède et contenant les places fortes de l'Elbe ; auroit couvert Berlin.

Que si les coalisés vouloient entreprendre la conquête de la France, ils auroient du commencer par faire le siège des places fortes qui se trouvent sur le Rhin, depuis Vesel jusqu'à Hunningue, il y en a dix, dont Vesel, Mayence et Strasbourg, sont les principales, et qui demanderoient chacune au moins quatre-vingt mille hommes, pour être assiégées en règle—Mais après cette conquête leur travail n'eut été encore qu'ébauché, pour entrer en Hollande avec sûreté, il leur auroit fallu les places, de Juliers, Maëstricht, Deventer, Nimegue et Gorcum : alors seulement la France se fut trouvée, dans la même position où elle étoit en 1792, ayant devant-elle cette frontière de fer, qui a résisté à la première coalition, à cette ligue qui vouloit aussi venir à Paris ; et que l'énergie Française, a su faire repentir d'une si folle entreprise. Disons de plus, qu'alors la France ne possédoit pas les places entre l'Escaut et la Meuse. et que sa frontière des Alpes n'étoit pas établie, ainsi que nous le voyons aujourd'hui.

Les coalisées pour ne pas dire les conjurés, ont frémi à l'aspect

* Les Français disent *Zuiderzé*

de tant de difficultés, que quatre ans de succès non interrompus auroient à peine pu vaincre, et qui surpassent leur puissance. Ils ont cru les éviter par une nouvelle perfidie, ils se sont jetés sur la Suisse neutre, et se sont précipités sur les belles provinces de l'intérieur de la France ; tel un torrent arrêté par une forte digue ; il fait des efforts inutiles pour la rompre, et ne pouvant y parvenir, il s'échappe avec fureur par ses parties latérales, et va se perdre dans le gouffre qui doit l'engloutir.

La postérité jugera de ce grand événement sous le rapport du droit et de la morale des nations. Nous allons l'examiner sous le point de vue militaire.

La ligne des alliés, qui comme nous avons vu avoit sa droite au *Sud-see*, et sa gauche à l'Adriatique, est crévée dans son centre. Elle se trouve séparée de son aile droite, qui occupe la Hollande, par la triple ligne des places fortes, qui garnissent le Rhin, la Moselle, la Meuse, l'Escaut et la chaîne des Ardennes ; elle n'a plus de communication avec son aile gauche qui occupe le Tyrol ; ni par les passages de la Suisse qui sont constamment fermés par les neiges dans cette saison ; ni par l'Italie, qui renferme une armée formidable maîtresse de toutes les places et les positions militaires ; et (remarquez bien ceci), occupant les routes du Simplon et du Mont Cénis.

Admirable tactique ! Monument impérissable du génie des Russes ! Quoi les Français sont maîtres de la chaîne des Alpes, ils tiennent la Savoie, le cours du Rhône, leur frontière du nord n'est pas et n'a pas été attaquée, la navigation de la Marne, de l'Aube, et de la Seine, n'est pas interrompue ; et il y a une armée ennemie, à trente six lieux de Paris ! Quel événement désastreux ont répandu sur la France de si grandes calamités ? sans doute elle a été vaincue dans cinquante batailles rangées, ses armées sont anéanties, ses citoyens dispersés, sa population détruite..... Non, il n'y a pas eu de bataille depuis celle de Hanau ; la France compte encore trente millions d'habitants, la jeunesse se rassemble, et elle est armée ! Quoi quatre millions d'hommes armés, vont fuir devant deux cents mille étrangers !..... Rassurez vous, lecteur bienveillant, ce grand drame *Anglo-moscovite*, touche à son terme ; et le dénouement en sera plus tragique, que la représentation n'a été cruelle et ridicule.

Quand même les alliés auroient des succès en commençant, je vais plus loin, quand même ils iroient à Paris, cela ne serviroit qu'à les mettre dans une situation plus périlleuse. Les provinces de l'ouest de la France, présentent une population suffisante pour les arrêter et les vaincre. La Bretagne et la Vendée, ont de nos jours résisté à des armées de deux cents mille hommes, et n'ont été soumises que par la paix. La Normandie seule a conquis l'Angleterre.. Et c'est avec deux cents mille hommes que les alliés se présentent pour l'exécution de leur monstrueux projet ! Mais ces deux cents mille hommes seroient réduits à plus de moitié, avant d'être parvenus sous les murs de Paris, car ils doivent compter sur autant de ba-

tailles, qu'il y a de jours de marches pour y arriver : le reste suffiroit à peine pour la garde de cette capitale. Une armée de reserve de cent cinquante mille hommes est réunie à Versailles, c'est ce que nous savons par des lettres dignes de foi ; une autre de ces lettres dit ; *l'Empereur vient de réunir à Blois, (sur la loire) la plus belle armée que l'on ait jamais vue*—toutes ces dispositions, sans parler de celles qui se font sur le Rhône, la Provence, le Languedoc, les Montagnes de l'Auvergne, le Dauphiné &c.—doivent convaincre nos lecteurs, que nos spéculations ne reposent pas sur des chimères, et que c'est avant tout, l'amour de la vérité et l'envie de la faire connoître, qui nous détermine à les publier.

Concluons que les alliés en pénétrant dans l'intérieur de la France, ont fait une faute dont on ne trouve pas d'exemple dans les annales militaires ; que leur centre qui menace Paris est dans une position à être pris ou détruit ; que leurs ailes, la Hollande, et le Tirol, agissent maintenant d'une manière indépendante du centre, sans pouvoir le secourir, ni en être secourus. Que ce centre, cessant d'exister, ces ailes ne peuvent plus résister et n'ont d'autre retraite et de point d'appui, que sur VIENNE et BERLIN. Que le premier resultat d'un semblable événement, seroit de replacer les armées Françaises sur l'Elbe et le Danube, occupant ainsi le centre de l'Allemagne et pouvant dicter les conditions de la paix à l'Autriche et à la Prusse : C'est alors que l'intervention de la Suede et du Dannemark, dont nous avons parlé, manifestera sa puissance en arrêtant la marche du vainqueur, ou en faisant taire les prétentions de ses adversaires.

Alors peut être ces deux puissances dirigées par un esprit de sagesse qui convient à leur foiblesse, donneront à l'Europe, une paix dont elle a tant besoin, et que nous desirons sans y croire.

CHANT GUERRIER,

Intitulé, la FRANCE DÉLIVRÉE ou la LYONNAISE.

La musique, dit-on, est pleine de force et de caractère.

Ciel ennemi ! Ciel ! rends nous la lumière !

Disait Ajax, et combats contre nous.

Seul contre tous, malgré le Ciel jaloux,

De notre Ajax voici la voix guerriere :

Que les cités s'unissent aux soldats !

Rallions tout pour les derniers combats !

Français, la Paix est aux champs de la Gloire.

La douce Paix, fille de la Victoire !!!

Quoi, dans son sein, notre belle patrie

Voit s'avancer leurs cruels bataillons !

Eh bien ! leur sang nourrira les sillons

De cette terre en proie à leur furie !

Que les cités s'unissent aux soldats !
 Rallions tout par les derniers combats !
 Français ! la Paix n'est qu'aux champs de la Gloire !
 La douce Paix, fille de la Victoire !

Il a parlé le Monarque et le Père !
 Qui serait sourd à sa puissante voix ?
 Patrie ! Honneur ! c'est pour vos saintes lois !
 Nous marchons tous sous la même bannière !
 Rallions-nous, citoyens et soldats !
 Rallions tout pour les derniers combats !
 Français ! la Paix n'est qu'aux champs de la Gloire !
 La douce Paix, fille de la Victoire !

Ils sont levés, les enfans de la terre !
 Ceux dont le monde admira les exploits !
 Soldats guerriers ! pour la dernière fois,
 L'audace aura profané ta frontière !
 Elle a sonné l'heure de leur trépas !
 Ils sont vaincus ! la mort est sur leurs pas !
 Français ! La Paix n'est qu'aux champs de la Gloire !
 La douce Paix, fille de la Victoire !

Napoléon ! Roi d'un peuple fidèle !
 Tu veux borner la course de ton char !
 Tu nous montras *Alexandre* et *César* !
 Oui ! nous verrons *Trajan* et *Marc-Aurèle* !
 Nous sommes tous tes enfans, tes soldats !
 Nous volons tous à ces derniers combats !
 Elle est conquise aux nobles champs de Gloire
 La douce Paix, fille de la Victoire !!!

Pensées Détachées.

En vain la fortune couvre un fumier d'un riche tapis,
 l'odeur perce toujours.

La fortune pour l'ordinaire n'est point favorable aux
 honnêtes gens, l'écume des mers s'élève sur leur surface, et
 les perles restent au fond.

Ce JOURNAL rédigé et publié par C. A. F. LEVAVASSEUR,
 paroît une fois par Semaine.

Le Prix de l'abonnement est de \$ 5 par An, et \$ 3 pour six mois.
 On ne s'abonne pas, sans prendre depuis le commencement d'un
 Volume, c'est-à-dire, le semestre courant.